

N° 2

MARS 1896

LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

La

COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

SOMMAIRE

- G. DEHERME. *Pénalité et Criminalité.*
EDMOND THIAUDIÈRE. *Le Salut des Nations Européennes.*
LA RÉDACTION. *Quel sera l'Idéal de Demain ?*
G. D. *Les Livres qui font penser.*
LA RÉDACTION. *Notre But.*

EN VENTE

BRASSEUR, Galeries de l'Odéon.
FAYET, 85, rue du Temple. Et chez les libraires.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

17, rue Paul Bert, 17. — PARIS.

A NOS LECTEURS, A NOS AMIS

Le format de la *Coopération des Idées* n'est pas, à notre grand regret, ce qu'il devait être.

Contempteur de tout puffisme, voulant éviter jusqu'au soupçon de spéculation, nous n'avons eu recours qu'à nos seules ressources. Nous n'avons pu faire mieux et plus : c'est en prélevant sur un salaire d'ouvrier, réduit encore par le chômage, que nous avons fait imprimer ces quelques pages.

Nous ne nous découragerons pas. Quel que soit le résultat de cet appel, nous persévérons.

Qu'on sache bien que cette Revue, dont les débuts sont si modestes, n'est pas une publication éphémère. Nous avons des idées à exposer, à défendre, un but à atteindre.

C'est à nos lecteurs, à nos amis de nous aider. Nous ne fixons pas le prix des abonnements. Le service sera fait aux souscripteurs, quelle que soit la somme souscrite.

Nous espérons aussi que le concours intellectuel de tous ceux que passionnent les graves problèmes sociaux ne nous fera point défaut.

D'ailleurs, des philosophes, des savants, des littérateurs, des professeurs, des artistes, etc., nous ont prodigué de chauds encouragements. Quelques uns nous ont promis leur collaboration.

Il faut qu'à ces penseurs éminents se joignent toutes les bonnes volontés, toutes les initiatives, toutes les énergies, toutes les intelligences, tous ceux qui aspirent à l'émancipation intellectuelle et morale du peuple.

D'aucuns souriront peut-être, trouvant trop mesquine notre publicité. Ils oublient, ces esprits superficiels, qu'il n'est pas besoin d'une tribune élevée et d'un public nombreux pour faire retentir les paroles de vérité. Jésus parlait à quelques villageois, et sa voix a vibré jusqu'à nos oreilles. Ce n'est pas dans les revues à fort tirage que la jeune génération ira puiser la Formule salvatrice. Et ce n'est pas ceux qui lisent ces recueils qui ont l'enthousiasme fécond des apôtres.

Nous n'insistons pas

Les écrivains qui ont à dire des choses neuves, belles et fortes nous comprendront. Les autres, nous n'en avons cure.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Pénalité et Criminalité

III

L'homme ne saurait échapper à la loi universelle : il a été, il est ce que la race et les conditions rigoureuses de la lutte vitale, dans le milieu au sein duquel il a évolué, l'ont fait. Deux grandes causes ont donc contribué à transformer l'anthropopithèque tertiaire en l'homme actuel : le Milieu; l'Hérédité. Créateurs des saints et des génies, ils enfantent aussi les idiots et les criminels. Apollonius de Tyane est contemporain de Néron. « Tout être organisé n'est qu'un fait partiel perdu dans l'immensité du monde et entraîné par le grand, le fatal courant des lois immuables de l'univers. Néanmoins, et sous peine de mort, notre organisation doit se modeler sur le milieu au sein duquel nous sommes plongés... Il ne dépend pas de la volonté d'un homme d'être nègre, blanc ou mongol, et cependant c'est ce moule dans lequel l'a jeté la nature qui déterminera sa manière de sentir, de penser, par suite de désirer et d'agir. » (Ch. Letourneau. — *Physiologie des passions*).

En criminologie on ne tient pas compte de l'influence mésologique (1). C'est négliger un facteur important. Il est incontestable que, si l'on ne peut, sauf pour les actes de révolte (2) et pour quelques rares cas passionnels (3), attribuer à l'action prédominante directe du milieu ambiant les violences contre les personnes, il n'en est pas de même des délits contre la propriété. En effet, les assassinats et les meurtres diminuent graduellement, quels que soient le régime judiciaire, politique ou économique, la disette ou l'abondance, à mesure que l'homme s'éloigne de ses truculentes origines.

Soixante ans sont une durée bien courte, pourtant nous allons voir que

(1) Nous parlons bien entendu de l'école italienne. L'école française est tombée dans l'excès contraire et néglige le facteur anthropologique.

(2) Sur 192 révolutions européennes, il y en a eu 32 en juin et 30 en juillet. Quant à l'influence sociale, elle est, là, évidente par elle-même. Les sociétés ont les insurrections et les anarchistes qu'elles méritent.

(3) Les crimes commis par les aliénés et les passionnels sont plus nombreux pendant les fortes chaleurs, dans les pays tempérés. C'est en mai, juin, juillet et août qu'il y a le plus d'attentats à la pudeur et de viols. D'ailleurs, le calendrier de M. Lacassagne nous démontre que la température agit toujours sur toutes les catégories de crimes. Les facteurs physiques, sociaux et anthropologiques agissent concurremment. Mais il y en a toujours un qui prédomine. De plus, les crimes passionnels ont quelquefois un caractère endémique, — ethnique, contagieux, de mode, etc., — comme le vitriolage à Paris et les coups de rasoir au visage à Naples.

M. Gonzer, se basant sur les travaux de M. Leblond, suppose que la reproduction de certains délits, plus fréquents aux équinoxes, doit être due à l'influence des « marées électriques ». D'autre part, M. Corre, dans son livre le *Crime en pays chauds*, a formulé ainsi la loi de relation thermique : « Il existe une connexion plus ou moins étroite entre la marche de la température et celle du crime, dans les divers milieux. Dans les pays froids et tempérés, c'est-à-dire à saisons bien tranchées, la chaleur paraît agir comme agent stimulant : le crime croît avec elle en intensité. Dans les pays chauds ou à saisons peu tranchées, la chaleur paraît agir inversement, et c'est quand elle présente une diminution dans ses moyennes, en même temps que les plus forts écarts entre ses extrêmes, que les crimes augmentent : le maximum de la criminalité coïncide avec les minima thermiques. »

cette diminution est très sensible et, ce qu'il importe de constater, qu'elle s'opère régulièrement :

Moyenne quinquennale des accusés de meurtres

1836—1840	189	1856—1860	119	1876—1880	160
1841—1845	196	1861—1865	121	1881—1885	225
1846—1850	240	1866—1870	136	1886—1890	171
1851—1855	171	1871—1875	190		

La moyenne quinquennale des accusés d'assassinats et de tentatives d'assassinats est aussi caractéristique si l'on considère que la population s'est accrue d'un septième pendant ce temps (1) :

1826—1830	258	1851—1855	301	1876—1880	239
1831—1835	289	1856—1860	234	1881—1885	265
1836—1840	297	1861—1865	212	1886—1890	223
1841—1845	289	1866—1870	238		
1846—1850	324	1871—1875	252		

On sait qu'il n'en est pas de même pour les autres infractions. Ainsi, les vols se commettent surtout en hiver, pendant la saison où le chômage sévit, où la difficulté de vivre est plus grande. Quételet nous a montré quel rapport étroit avait le prix du blé avec le nombre de vols qui se commettent en une année. Eh bien! le vol n'est-il pas une étape vers l'assassinat, sinon pour l'individu du moins pour sa postérité? Que cette variation se transmette pendant quelques générations, que les descendants échappent au fameux triage darwinien, et, peu à peu, en passant par l'alcoolique, l'hystérique, le dégénéré et l'épileptique, vous aurez un criminel latent d'abord, puis un criminel d'actes. Ce sera un criminel-né, direz-vous. N'empêche que la cause initiale aura été le milieu familial, politique, social ou physique. Ce facteur criminogène, pour moins sensible, moins direct, moins puissant, si vous voulez, que l'hérédité, ne doit donc pas être négligé. « La cause la plus commune de la prostitution et du vol, c'est la misère, non le vice. Vous reconnaissez le jeune voleur de Londres à trois signes caractéristiques : poitrine étroite, musculature peu développée, taille chétive: signes non équivoques des privations qu'il a essuyées; c'est le produit rachitique de parents rachitiques. » (P. Chasles. — *Le Médecin des pauvres*). Et lorsque des criminologistes s'effrayent du flot montant de la criminalité, ils font inconsciemment la plus vigoureuse critique sociale qui se puisse faire. Ah! s'ils osaient remonter au-delà de la cause efficiente! Ils constatent comme nous que les crimes de sang diminuent tandis que les autres augmentent, et il ne leur vient pas à l'idée qu'une même cause : la propulsivité atavistique ou vésanique, ne saurait expliquer ces effets opposés.

« Quételet a écrit : « Le criminel exécute le crime; mais c'est la société qui le prépare ». C'est de la société, de sa constitution et de ses progrès que dépend le nombre de vols et de crimes qui se commettent chaque année. » (Bertillon, — *La statistique humaine de la France*, p. 105). Celui qui risque la prison pour voler quelques sous n'a certainement pas toujours mangé à sa faim. L'exacerbation du besoin non satisfait, la débilité et l'anémie qui en résultent, ont annihilé son pouvoir d'inhibition contre les mauvais penchants. Il est devenu un neurasthénique physique, intellectuel et moral. Et M. Garofalo, dans sa *Criminologie* vient nous dire que le milieu ne crée pas le crime, que la société n'a pas le pouvoir de le détruire, que les fluctuations économiques ne peuvent amener qu'un changement dans la forme de la criminalité! Nous

(1) En tenant compte du mouvement de la population cette baisse croissante de la grande criminalité est naturellement plus frappante. Pour les meurtres, la proportion était, pour 100.000 h., de 6,85 en 1836; 4,36 en 1876 et de 4,19 en 1890. Pour les assassinats, la même proportion était de 9 en 1836; de 7 en 1876 et de 6 en 1890.

venons de le voir, cela ne se peut soutenir. Si M. Garofalo veut parler des meurtres et des assassinats, qui ont pour cause principale l'instinct atavistique ou l'impulsion morbide, l'aliénation ou la passion; des incendies, des vols et des attentats à la pudeur, qui sont déterminés surtout par l'imbécillité, la folie morale ou l'épilepsie larvée, il a raison. Mais pour les autres délits l'influence sociale — nous parlons toujours de l'influence *prédominante* — reste parfaitement démontrée. Ainsi, il existe une certaine contagion du crime qui a été constatée maintes fois, même pour les meurtres. « Un monsieur ayant lu dans un journal les détails du meurtre d'un enfant, s'éveille en sursaut, la nuit suivante, avec le désir de tuer sa femme (Esquirol). Une femme, dit encore le célèbre aliéniste, coupe la tête à un enfant qu'elle connaissait à peine, est traduite en justice; ce procès a beaucoup de retentissement et produit par imitation un grand nombre de monomanies homicides sans délire. » (Paulhan. — *Physiologie de l'esprit*). Qui ne sait que le vitriolage fut inauguré, selon Brouardel, à la suite d'un roman d'A. Karr. M. le Dr Aubry a écrit tout un livre sur ce sujet, la *Contagion du meurtre*. Il est évident que ces faits sont exceptionnels et que ces monomanes étaient sigulièrement prédisposés au crime néanmoins, on peut admettre que, dans d'autres circonstances, cette prédisposition ne se fût point révélée. De plus, il ne faut pas oublier qu'il s'agit de meurtres. L'imitation doit avoir une plus grande importance pour les délits moins graves. Nous n'avons qu'à nous rappeler cette épidémie d'*alphonsisme*, et de *gigolettisme* crapuleux qui, des bouges où elle stagne à l'état chronique, a envahi depuis quelques années la littérature et le théâtre.

Mais dans la contagion l'action sociale paraît assez vague. Ici, elle va se préciser. « De l'année 1853 à l'année 1884, écrit M. Garofalo, (*La Criminologie*, p. 186), les salaires augmentèrent en France de 45 pour 100; — la consommation du blé évaluée en 1821 à 1 hect. 53 en moyenne par tête est montée à 2 hect. 11 en 1872; — la consommation de la viande, qui était de 20 k. 8 en 1829, a été de 25 k. 1 en 1862. — D'un autre côté, le nombre des élèves, qui était aux écoles élémentaires de 57 pour 1000 en 1832, est monté à 122 pour 1000 en 1877. » Or, ajoute triomphalement M. Garofalo, la totalité des affaires jugées a plus que triplé. Malheureusement pour sa thèse, cette augmentation n'est qu'apparente. Elle porte plutôt sur les délits *constatés* que sur les délits *commis*. Et voici pourquoi : 1° La population s'est accrue d'un septième pendant ce même laps de temps. 2° La police, mieux organisée, arrête des malfaiteurs qui, il y a 50 ans, eussent échappé aux recherches. Il y avait, pour en donner une idée, en 1850, 16017 gendarmes et 3829 agents de police. En 1880, on comptait 20874 gendarmes et 13751 agents. 3° Les statistiques sont établies avec plus de soin. 4° La police, les magistrats ont intérêt à accroître le nombre de leurs clients. Cela paraît monstrueux, mais c'est exact. Ce n'est pas nous qui l'affirmons, c'est la *Revue de la Réforme judiciaire*, dirigée par M. V. Jeanvrot, conseiller à la Cour d'Angers : « Qui ne sait, surtout depuis qu'il est question de supprimer les tribunaux peu occupés, que les parquets sont enclins, par un sentiment bien humain, à pousser au numéro pour augmenter sur la statistique l'importance de leur tribunal. » Le « sentiment bien humain » de M. le Conseiller vaut tout un poème, — un poème de cannibale. 5° Les relations sociales s'étendant, il s'ensuit un plus grand nombre d'occasions d'enfreindre la loi. Les expositions des grands magasins, les étalages, la publicité à outrance font les kleptomanes. 7° L'augmentation porte surtout sur des délits qui n'en sont pas, comme le vagabondage qui a sextuplé de 1828 à 1890, — de 3000 il a monté à 19418; sur les délits les moins graves qui ont quintuplé, allant pendant la même période de 41000 à 191766; sur les délits contre les mœurs qui ont décuplé, — de 497 montant à 4194, tandis que, de 1826 à 1891, le nombre des affaires criminelles a suivi une marche décroissante à peu près constante, et cela malgré l'augmentation de la population. Il est tombé de 5376 à 2932

comme le démontre, pour chaque période quinquennale, le nombre moyen des accusations :

1826—1830	5376	1851—1855	5278	1876—1880	3446
1831—1835	5244	1856—1860	4155	1881—1885	3342
1836—1840	5728	1861—1865	3658	1886—1890	3092
1841—1845	5292	1866—1870	3435	1891	2932
1846—1850	5159	1871—1875	3853		

Nous avons vu plus haut que les plus grands crimes ont relativement diminué. Il en est de même des attentats à la pudeur et des viols, — de 1876 à 1891 ils ont diminué de 30 pour 100; des incendies, des infanticides, des parricides, des coups et blessures (la réduction en est de près de 74 pour 100), des empoisonnements. En Angleterre, de 1879 à 1893, le nombre des détenus a descendu de 19818 à 12178, ce qui a amené la fermeture de 6 prisons.

Si l'on tient compte de toutes ces considérations, on voit que, réellement, contrairement à l'assertion de M. Garofalo, la criminalité s'est atténuée. Quant aux délits les moins graves leur accroissement est la conséquence de la mauvaise organisation sociale. M. Garofalo lui-même fut obligé d'en convenir dans le Rapport qu'il présenta au Congrès d'anthropologie criminelle de 1889 : « Comme le *sentiment de probité*, dit-il, est moins instinctif que celui de pitié, qu'il n'est pas dans un état de stricte dépendance de l'organisme, qu'il est plus récent et moins transmissible par hérédité, il arrive que les causes extérieures, telles que le milieu ambiant, les exemples, l'éducation et les conditions économiques sont bien plus agissantes sur cette espèce de criminalité. » Il est vrai que la consommation générale est, même proportionnellement, plus forte qu'il y a cinquante ans. Mais il y a une certaine classe de malheureux qui souffrent bien plus de la misère. On le voit par l'extension considérable du vagabondage et de la mendicité. Le chômage devient chronique. Et la faim est d'autant plus douloureusement sentie que les magasins regorgent et que le luxe des oisifs est plus insolent (1). La société se détraque. L'ouvrier sans travail, affamé, vole. Il ne sait plus se priver et ne sait pas encore prévoir. Un neurasthénique? — Soit. Mais c'est la pauvreté et l'exploitation dirigeante qui l'ont rendu tel. Il s'accoutume, devient un habituel, un professionnel. La prison achève de le corrompre, de le débilitier. Et il fait souche de vésaniques, d'épileptiques, de prostituées et de criminels-nés. Voilà l'étiologie du crime et l'embryogénie du délinquant! La misère n'agit donc pas toujours directement. « M. Naecke dit que les dégénérescences sont les résultats pathologiques de maladies de la nutrition, souvent fœtales, en particulier du rachitisme, qui ne se seraient jamais développées sans les causes occasionnelles de la misère sociale, de la syphilis et de l'alcoolisme. » (P. Ladame, — *Archives d'anthropologie criminelle*). D'après Marro, la plus grande partie des anomalies qu'on remarque chez les malfaiteurs ont une origine intra-utérine. Ne pourrait-on attribuer quelques unes de ces anomalies aux privations, au travail forcé en des lieux clos et malsains, aux veilles, aux mauvaises conditions hygiéniques, en un mot, à toutes les misères prolétariennes, subies par la mère avant et pendant la gestation et la parturition?

(A suivre.)

G. DEHERME.

(1) Veut-on une preuve de la relativité du paupérisme? — Pendant que les objets de consommation doublaient de prix, les salaires dans le Morbihan et la Vendée sont restés stationnaires. Au contraire, dans les Bouches-du-Rhône et l'Hérault les salaires ont progressé deux fois plus vite que le prix des subsistances. Or ceux-ci sont les départements qui fournissent le plus fort contingent à la criminalité, tandis que les premiers donnent le plus faible. Mais les méridionaux ont plus de besoins que les bretons. Peut-être trouverait-on là la raison du peu d'influence qu'a eue la diffusion de l'instruction élémentaire sur la criminalité : l'individu évoluant plus vite que la société et n'ayant pas la force morale de réaliser un ordre social meilleur.

LE SALUT DES NATIONS EUROPÉENNES

I

Ma foi, en l'excellence du principe fédératif, appliqué au gouverne-
des peuples, est déjà fort ancienne, car elle remonte à vingt-quatre ans.

Je l'ai affirmée dans un livre intitulé : *La Confédération Française*, paru
en 1872, au lendemain de la guerre franco-allemande, livre qui n'est
autre chose qu'un projet de constitution à base fédérative pour la Répu-
blique Française.

Le changement si radical de régime, que je préconisais alors pour la
France, m'avait été suggéré, avant tout, par une préoccupation patriotique
née au spectacle du désarroi, où s'était trouvé notre malheureux pays, vis
à vis de l'ennemi, lors de l'investissement de Paris. Mais j'en fus encore bien
plus partisan quand je vis se heurter dans leur incohérence deux tentatives
qui, menées logiquement, eussent dû se compléter l'une l'autre, je veux
parler de l'introduction dans le régime centraliste de certaines franchises
départementales trop timides en réponse au mouvement communaliste de
Paris.

Tout ce qui s'est produit en France depuis lors, y compris la dernière
crise ministérielle qui a substitué le Cabinet Bourgeois au Cabinet Ribot,
et le récent conflit entre le Sénat et la Chambre des députés, n'a fait que
me confirmer dans ma foi première.

S'il était sérieusement question de réviser la Constitution du 25 février
1875, je n'aurais qu'à analyser mon livre d'antan pour émettre à ce sujet des
idées toujours actuelles.

Pour aujourd'hui j'estime devoir me borner à montrer ce qui fait du
principe fédératif le seul régulateur possible et le régulateur parfait de la
destinée des peuples.

Je pose d'abord en axiome que les deux plus grands biens de l'homme
civilisé sont ceux-ci : la paix et la liberté.

Or il n'y a pas de nos jours en Europe une seule nation qui soit sûre de
conserver la paix avec les autres, et il n'en est pas une, non plus, hormis la
Suisse, une république fédérative, qui puisse se flatter d'avoir la liberté.

A quoi cela tient-il? La réponse est facile et topique.

Le risque de guerre, toujours imminent, tient à ceci que les nations
européennes sont entretenues par leurs gouvernements respectifs, qu'aucun
pouvoir supérieur n'embrasse et ne domine, dans un état de latente hostilité.

Le manque de liberté intestine dans chaque pays tient à ceci que le
pouvoir central y dispose pour ainsi dire de tout.

Donc, remède à la guerre étrangère : — Coordonner fédérativement les
efforts des Etats européens, qui sont encore aujourd'hui anarchiquement
opposés, les uns aux autres.

Remède à la servitude nationale : — Rendre aux divers centres divi-
sionnaires concentriques au sein de chaque nation l'entière liberté de se
mouvoir dans la mesure de leur expansion naturelle.

Il y a entre ces deux vertus curatives, qui font du principe fédératif une

panacée incomparable, la plus grande connexité, qu'il importe de bien remarquer. On pourrait, en effet, signaler des hommes politiques qui, tout en étant partisans d'une sorte de rapprochement fédératif entre les diverses nations européennes, se prononcent contre le fonctionnement du principe fédératif à l'intérieur de leur pays, et l'on pourrait en signaler d'autres qui, au contraire, réprouvent tout lien international, mais veulent qu'une certaine autonomie, génératrice de liberté, soit donnée aux communes, cantons, régions et provinces de leur patrie.

Or les premiers et les seconds, à mon sens, manquent de cette logique, sans laquelle les affaires humaines seront toujours mal gérées et qui, dans l'espèce, veut que le principe fédératif reçoive en Europe son application complète, à commencer par la plus petite commune et à finir seulement au point du vieux continent où se régleraient les intérêts communs à toutes les nations contractantes.

En d'autres termes, toute fédération de nations européennes implique logiquement l'autonomie de la moindre commune de chacune de ces nations, de même que la réalisation du principe fédératif au sein des diverses nations européennes aboutit logiquement à la formation des Etats-Unis d'Europe.

II

Mais l'homme, outre les deux *desiderata* que je viens de dire : la paix et la liberté, a un troisième *desideratum*, non moins légitime et peut-être plus impérieux, qui est l'aisance de la vie. Là nous retombons en pleine question sociale et nous allons voir que le principe fédératif, appliqué dans les divers pays d'Europe nous aiderait singulièrement à la résoudre.

Prenons la France comme exemple. Voici donc la République Française d'unitaire qu'elle est, hélas ! aujourd'hui, pour son malheur, la voici devenue fédérative, par hypothèse, voici la vie rendue aux provinces reconstituées, à leurs régions correspondant, si l'on veut, aux arrondissements actuels, à leurs cantons, à leurs communes ou agglomérations communales.

Que résultera-t-il aussitôt de ce changement absolu dans la statique gouvernementale ? On sait que Paris pompe à soi, bon an, mal an, cinquante ou soixante mille provinciaux, désertant petites villes, bourgades ou campagnes dans des espoirs fallacieux, lesquels se résolvent en inscriptions sur les listes de l'Assistance publique.

L'établissement des diverses autonomies provinciales aura cet effet que Paris, d'année en année, perdra au moins autant d'habitants, dont le reflux entraînant avec soi bon nombre d'hommes d'élite destinés aux premiers emplois de la vie provinciale reconstituée, viendra féconder les villes, bourgades et campagnes aujourd'hui abandonnées et rendues stériles. Il n'est pas besoin d'être un fort économiste pour comprendre que le seul fait de la création de grands et petits centres provinciaux multiplierait le travail dans les provinces et allégerait Paris de beaucoup de non-valeurs ou plutôt de contre-valeurs, tout en y amenant une baisse énorme dans les loyers devenus invraisemblablement chers.

Ah ! sans doute la propriété immobilière parisienne sera fortement atteinte, mais ce ne serait pas un grand malheur. Quand des fortunes privées abusivement conquises resteraient dorénavant en jachères ou en demi-jachères, il n'y aurait pas lieu de s'en alarmer.

Pour la fortune publique elle reposerait sur des bases qui pourraient n'être pas encore parfaites, mais seraient sûrement plus équitables que celles d'aujourd'hui.

Enfin le principe de solidarité, lequel est devenu le besoin le plus noble de notre époque, et préoccupe, non seulement les socialistes proprement dits, mais les sociologues de toute espèce, s'accommoderait beaucoup mieux du principe fédératif que du principe unitaire et centraliste, sans compter que la réduction au minimum du fonctionnarisme actuellement à son maximum créerait à la solidarité des ressources considérables.

Pour me résumer, la paix, la liberté, l'amélioration de l'assiette sociale sont intéressées au triomphe du fédéralisme, qui n'a réellement contre lui que la force d'un préjugé séculaire et, par là même, difficile à déraciner.

C'est pourtant à le déraciner que doit tendre tout l'effort des publicistes avisés qui se proposent de servir, à la fois, l'intérêt de leur patrie et celui de l'Humanité.

Edmond THIAUDIÈRE.

Dans notre prochain numéro nous publierons, de notre éminent collaborateur, Edmond Thiaudière, membre de la « Société française pour l'arbitrage entre nations », une étude sur *l'état actuel du mouvement pacifique en Europe*.

QUEL SERA L'IDÉAL DE DEMAIN ?

Sous ce titre, nous avons l'intention de recueillir et de publier toutes les opinions qu'on voudra bien nous faire connaître sur la forme, la force et les conséquences de l'idée directrice, en voie d'élaboration, appelée à remplacer l'idéal religieux à son déclin.

Avec la Religion finissante, se tarit une source merveilleuse de poésie, de consolation et d'espérance. On ne croit plus à ce qui fut; on ne croit pas encore à ce qui sera. Triste période de transition qui eut toujours pour corollaire une effrénée corruption, un putride jaillissement de lie et d'écume!...

Les hommes d'élite, qu'ils soient de la plèbe ou du patriciat, interrogent anxieusement l'avenir. Ils voient le mal s'étendre comme une lèpre, et ils en souffrent, parce que le doute les empêche d'agir efficacement pour le bien.

Si la Civilisation ne doit point périr dans la purulence, dans l'alcool, dans la démence et dans le sang, il est évident qu'une idée vigoureuse doit s'imposer, galvanisant les énergies, exaltant les enthousiasmes, et entraînant notre

pauvre Humanité vers les Terres promises de liberté et de justice.

Cette idée régénératrice ne naîtra pas brusquement d'un cerveau génial; elle ne surgira pas, indéterminée, des entrailles populaires : nous en possédons actuellement les éléments. Mais ils sont épars, celés. Elle est déjà; mais elle n'est encore qu'un brouillard, une nébuleuse. Et pour qu'elle vive, pour qu'elle soit féconde, il faut que ses atomes soient condensés, intégrés : c'est ainsi que la stérile et chaotique nébuleuse devient un vivifiant soleil aux triomphants rayons.

En se plaçant en dehors des systèmes, il est donc possible de savoir ce que sera cet idéal.

Malgré le conflit des doctrines, malgré l'âpre concurrence des individualités, nous avons la conviction qu'il y a dans un des recoins de l'intelligence de tous une aspiration commune, parce que juste. Et nous croyons même qu'il est essentiel de préciser cette aspiration universelle parce qu'elle sera l'idéal puissant que nous espérons.

C'est à cette œuvre que nous convions tous les esprits élevés : savants, philosophes, professeurs, littérateurs, journalistes, poètes, artistes, etc.

Refuseront-ils d'y collaborer?

Il y a là mieux qu'une vulgaire consultation. Et certainement, de cette enquête, le sociologue et le philosophe pourront tirer une conclusion utile.

En conséquence, nous enverrons, par lettre, à toutes les personnes qui reçoivent notre publication, le petit questionnaire suivant :

- 1° *Un idéal nouveau est-il en voie d'élaboration?*
- 2° *Cet idéal aura-t-il la puissance directrice de l'idéal religieux?*
- 3° *Quelle sera sa formule? — Sera-t-elle mystique ou positive?*
- 4° *Modifiera-t-il l'ordre social? — Si oui, en quel sens?*
- 5° *Dans quelle mesure contribueront les hommes d'Etat, les Foutes, l'élite intellectuelle et les révolutionnaires à l'éclosion de cette société nouvelle?*

N-B. — Nous sommes pauvre, très pauvre. Nous serons donc doublement reconnaissant aux personnes qui nous épargneront des frais de timbres — considérables pour nous — en nous faisant parvenir leurs réponses sans autre invitation.

Prière d'adresser les réponses à M. DEHERME, 17, rue PAUL BERT. — PARIS

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Dégénérescence, par *Max NORDAU* (2^e volume)

(ALCAN, éditeur, 108, Bd. Saint-Germain)

Comme le mysticisme, l'égotisme est un symptôme de dégénérescence. C'est à ce titre que M. Max Nordau en fait la psychologie. « De même, dit-il, que la formation d'un « moi », d'une individualité clairement consciente de son existence particulière, est la plus haute œuvre de la matière vivante, de même le plus haut degré de développement du « moi » consiste à s'incorporer le « non-moi », à comprendre le monde, à vaincre l'égoïsme et à établir d'étroites relations avec les autres êtres, les choses et les phénomènes. » Chez le sauvage, la femme et l'enfant l'égotisme est donc naturel. Chez l'homme civilisé, il est morbide. « L'homme sain, nous dit encore M. Nordau, perçoit peu et rarement ses excitations intérieures, toujours et nettement ses impressions extérieures. Sa conscience est remplie d'images du monde extérieur, non d'images d'activité de ses organes. Son égoïsme n'est pas plus fort que cela n'est strictement nécessaire pour maintenir son individualité, et ses pensées et actions sont déterminées par la connaissance de la nature de ses semblables et par les égards qu'il leur doit. Tout autre est le spectacle offert par le dégénéré. Son système nerveux n'est pas normal. Cette anomalie a pour conséquence l'incapacité, pour le dégénéré, d'atteindre le plus haut degré de développement de l'individu, la libre sortie des limites factices de l'individualité, l'altruisme. Dans le rapport de son « moi » et de son « non-moi », le dégénéré reste toute sa vie un enfant. Il apprécie et même aperçoit à peine le monde extérieur et s'occupe seulement des processus organiques dans son propre corps (cénesthésie). Il est plus qu'égoïste, il est maladivement égotiste. » Les causes organiques de l'égotisme sont : « les nerfs sensoriels mauvais conducteurs, les centres de perception du cerveau obtus, la faiblesse de volonté et l'incapacité d'attention qui en est la conséquence, processus vitaux maladivement irréguliers et violents dans les cellules. »

L'égotiste ne saurait donc reconnaître la loi morale. Pauvre, ignorant, il sera un criminel. Riche, instruit, il sera un Don Juan, un Bonaparte, un Jay Gould, un Bismarck, etc. « Mais si son système nerveux n'est pas assez fort pour élaborer des impulsions impérieuses, ou si ses muscles sont trop faibles pour obéir à de telles impulsions, tous ces penchants criminels restent non satisfaits et ne se dépensent que dans son imagination. L'égotiste perversi n'est alors qu'un malfaiteur platonique ou théorique; et s'il embrasse la carrière littéraire, il inventera des systèmes philosophiques pour la justification de sa dépravation, ou emploiera une complaisante rhétorique en prose ou en vers pour la célébrer, l'attifer et la présenter sous une forme autant que possible séduisante. Nous nous trouvons alors en face du diabolisme et du décadentisme littéraires. » Cette assimilation de la littérature morbide à la criminalité n'est pas exagérée. Un scandale anglais récent, dont le principal acteur est l'un des dégénérés supérieurs analysés par M. Nordau, nous en fournit la preuve.

« Le dégénéré, ajoute l'auteur, ne peut s'adapter, parce qu'il n'a pas l'aperception nette des circonstances auxquelles il doit s'adapter, et il n'obtient pas d'elles une perception nette, parce que, nous le savons, il a des nerfs mauvais conducteurs, des centres d'aperception obtus et une faible attention. L'égotiste est le type de l'être inadaptable. Il doit donc nécessairement souffrir du monde et des hommes. Il est dans un état constant de

révolte contre ce qui existe, et travaille à le détruire ou du moins en rêve la destruction. » M. Nordau fait naturellement une distinction entre l'agitateur dégénéré, qui est surtout un agité, gueulard crasseux de réunions publiques, courtier électoral vénal, voire même candidat à l'occasion, sans conscience nette d'un but à atteindre, et le novateur aux vues hardies, mais claires et positives. Cependant, il ne nous semble pas juste de classer, ainsi que le fait M. Nordau, tous les anarchistes sans exception parmi les agitateurs dégénérés. Dans le rang des anarchistes on compte des savants comme Elisée et Elie Reclus, Kropotkine, dont on peut, dont on doit même discuter les généreuses utopies, mais dont la vie probe, toute de travail, toute de dévouement à la cause populaire, est digne de respect. Les crimes commis par quelques anarchistes ne peuvent être imputables à tous. Et puis, ces crimes sont-ils bien perpétrés par de vrais criminels? Les criminels-nés sont le plus souvent nés par le lucre ou le rut (1). Est-ce là le cas?

Imaginez ce que peut produire sur un cerveau sain, mais abrupt, une idée fautive, mais séduisante, comme celle-ci : La société actuelle repose sur la violence; une bande d'exploiteurs et de dirigeants maintiennent par la force un ordre de choses que je dois haïr parce que des milliers d'innocents en meurent; il faut donc opposer la force à la force, supprimer ces quelques financiers qui pressurent le peuple et cette poignée de politiciens qui l'oppriment, et l'humanité sera heureuse, et les gueux ne souffriront plus ni de la faim, ni du froid, ni du surtravail, ni de l'autorité. Cette idée est erronée, absurde. Soit. Nous le savons. Mais tous ne le savent pas. Il est au fond des géhennes populaires, où jamais un rayon du soleil de la science ne vient dissiper les brumes de la superstition, des millions d'êtres qui partagent cette idée. Et celui qui, de ceux-là, aura la conscience de l'espèce la plus large, la plus haute, se dévouera pour tous; et dans son taudis, farouchement, il chargera la bombe. Non, cet anarchiste n'est pas un égotiste, un criminel. C'est, tout simplement, un ignorant.

M. Nordau veut qu'on expulse l'égotiste du corps social. Pour lui, « l'art ne doit pas être un asile ouvert aux criminels qui veulent échapper au châtiement. » Nous ne voyons pas par quels moyens il serait possible à la société d'expulser les égotistes. Cela fût-il possible, nous ne voyons pas à quel signe on les pourrait reconnaître. Quant au châtiement, l'auteur nous a si bien démontré que le dégénéré était un impulsif que le punir serait injuste et inutile. Qu'aux sophismes dissolvants on oppose les saines doctrines qui fortifient la volonté, disciplinent l'instinct et élèvent l'intelligence, nous le voulons; mais là doit se borner l'action défensive. Outrepasser, c'est tomber dans le despotisme social qui, au nom de l'utilité et du salut publics, prétend tout faire et défaire. Ce remède est pire que le mal. Nous préférons la liberté avec ses luttes, d'où éclosent, peu à peu, le mieux et le meilleur, à l'ordre tyrannique, qui couve les sanglantes révoltes et les implacables répressions.

A propos d'Ibsen, M. Nordau fait une magistrale critique de la « culture du Moi », de la « morale des émancipées » et du soi-disant « épanouissement de l'individu par l'autonomie morale ». Il fait aussi justice de l'aristocratie de Nietzsche. Il fait voir tout l'odieux et l'absurde d'une doctrine qui affirme que l'humanité doit servir aux caprices épileptiques et sanguinaires des « surhommes » à la Bonaparte. On considère Nietzsche comme un individualiste. C'est là une grave erreur. L'individualisme est un système économique, ou plutôt un ensemble de faits économiques touchant la répartition des richesses. Il peut se résumer en cette formule : « A chacun selon ses

(1) Le criminel-né tue aussi par vengeance, colère ou simple cruauté; mais il ne s'attaque qu'à une individualité. L'anarchiste, au contraire, a toujours en vue une collectivité ou une institution. Certains criminologistes en conviennent. C'est spécialement pour les terroristes que M. le Dr Régis a créé son type du régicide.

œuvres, à chacun le produit de son travail. » Sous ce régime il ne saurait exister d'autres suprématies que celles qui résultent de l'intelligence, de la volonté et du travail. Mais cette suprématie, toujours spéciale, ne peut aboutir au despotisme, car il n'y a pas de génie total. Dans une société très individualisée, très différenciée, très hiérarchisée — comme le seront les sociétés de l'avenir — le rôle des « surhommes » consistera à se faire soigner par les aliénistes. Ce que fait actuellement le malheureux Nietzsche.

M. Nordau conclut. « Nous nous trouvons actuellement au plus fort d'une grave épidémie intellectuelle, d'une sorte de peste noire de dégénérescence et d'hystérie, et il est naturel que l'on se demande de toutes parts avec angoisse : « Que va-t-il arriver ? » Mais le mal ne s'aggravera pas, « parce que l'humanité n'est pas arrivée au terme de son évolution, parce que le surmenage de deux ou trois générations ne peut avoir épuisé toute sa force vitale ». Les dégénérés, inadaptés, disparaîtront. Les conditions extérieures se modifieront aussi, croyons-nous, de façon à exiger moins de l'individu. Ainsi, nous pensons que les monstrueuses agglomérations urbaines se disloqueront. Elles sont la conséquence de la centralisation politique. Avec la cause disparaîtra l'effet. Les groupements locaux plus normaux qui remplaceront les grandes villes ne contiendront pas les causes morbides qui font de ces villes des foyers de pestilences physique, morale et intellectuelle. La vie surchauffée que nous menons est produite par la soif des jouissances de toutes sortes. Cela aussi, avec une morale plus élevée, s'atténuera. Le surmenage et la densité pléthorique des villes sont les deux principaux facteurs dégénératifs que le processus social annihilera graduellement.

Notre tâche est terminée. Nous le répétons, une œuvre de l'envergure de *Dégénérescence* ne s'analyse point. M. Nordau n'est pas de ces savants aux vues étroites, qui s'en tiennent sèchement aux faits. Il se permet des vues générales. Il se passionne pour les destinées de l'humanité. Avec lui on se passionne. Les livres comme *Dégénérescence* sont rares. Certes, les idées qu'il renferme sont quelquefois discutables, — et, malgré la respectueuse admiration que nous professons pour l'auteur, nous avons usé du droit que nous avions de les discuter, — mais cela tient justement à l'esprit large, hardi qui les a conçues. Il reste au lecteur à accepter celles qui sont justes et fécondes, — et elles sont nombreuses. Quant aux autres, elles servent à secouer notre paresse intellectuelle en nous contraignant à examiner les graves questions qu'elles soulèvent. Voilà pourquoi nous préférons les livres à idées.

Nous serons heureux si notre compte-rendu incite nos lecteurs à lire *Dégénérescence*, car c'est un livre indispensable à toute personne s'occupant de psychologie et de sociologie.

La Superstition Socialiste, par R. GAROFALO

(ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.)

M. Garofalo est un savant. Sa *Criminologie* est une œuvre remarquable. Mais, dans son dernier livre, la *Superstition socialiste*, il a abandonné la rigoureuse méthode scientifique pour les procédés habituels des polémistes. Les épithètes ne prouvent rien. L'esprit étroit de caste, qu'il reproche avec quelque raison aux socialistes, perce à chaque page de son factum. Entre les gueux aigris, crevant d'envie, qui convoitent, plus qu'ils ne semblent les haïr, la richesse et la puissance, et les satisfaits qui défendent rageusement chaque sou de leurs coffres-forts, chaque miette de leurs prérogatives, nous ne saurions prendre parti : ils sont, les uns en haut, les autres en bas, la même manifestation d'un égotisme impuissant. Ce sont deux forces mauvaises qui s'annihilent réciproquement. Nous passerons donc brièvement sur cette partie

révolte contre ce qui existe, et travaille à le détruire ou du moins en rêve la destruction. » M. Nordau fait naturellement une distinction entre l'agitateur dégénéré, qui est surtout un agité, gueulard crasseux de réunions publiques, courtier électoral vénal, voire même candidat à l'occasion, sans conscience nette d'un but à atteindre, et le novateur aux vues hardies, mais claires et positives. Cependant, il ne nous semble pas juste de classer, ainsi que le fait M. Nordau, tous les anarchistes sans exception parmi les agitateurs dégénérés. Dans le rang des anarchistes on compte des savants comme Elisée et Elie Reclus, Kropotkine, dont on peut, dont on doit même discuter les généreuses utopies, mais dont la vie probe, toute de travail, toute de dévouement à la cause populaire, est digne de respect. Les crimes commis par quelques anarchistes ne peuvent être imputables à tous. Et puis, ces crimes sont-ils bien perpétrés par de vrais criminels? Les criminels-nés sont le plus souvent nés par le lucre ou le rut (1). Est-ce là le cas?

Imaginez ce que peut produire sur un cerveau sain, mais abrupt, une idée fausse, mais séduisante, comme celle-ci : La société actuelle repose sur la violence; une bande d'exploiteurs et de dirigeants maintiennent par la force un ordre de choses que je dois haïr parce que des milliers d'innocents en meurent; il faut donc opposer la force à la force, supprimer ces quelques financiers qui pressurent le peuple et cette poignée de politiciens qui l'oppriment, et l'humanité sera heureuse, et les gueux ne souffriront plus ni de la faim, ni du froid, ni du surtravail, ni de l'autorité. Cette idée est erronée, absurde. Soit. Nous le savons. Mais tous ne le savent pas. Il est au fond des géhennes populaires, où jamais un rayon du soleil de la science ne vient dissiper les brumes de la superstition, des millions d'êtres qui partagent cette idée. Et celui qui, de ceux-là, aura la conscience de l'espèce la plus large, la plus haute, se dévouera pour tous; et dans son taudis, farouchement, il chargera la bombe. Non, cet anarchiste n'est pas un égotiste, un criminel. C'est, tout simplement, un ignorant.

M. Nordau veut qu'on expulse l'égotiste du corps social. Pour lui, « l'art ne doit pas être un asile ouvert aux criminels qui veulent échapper au châtiement. » Nous ne voyons pas par quels moyens il serait possible à la société d'expulser les égotistes. Cela fût-il possible, nous ne voyons pas à quel signe on les pourrait reconnaître. Quant au châtiement, l'auteur nous a si bien démontré que le dégénéré était un impulsif que le punir serait injuste et inutile. Qu'aux sophismes dissolvants on oppose les saines doctrines qui fortifient la volonté, disciplinent l'instinct et élèvent l'intelligence, nous le voulons; mais là doit se borner l'action défensive. Outrepasser, c'est tomber dans le despotisme social qui, au nom de l'utilité et du salut publics, prétend tout faire et défaire. Ce remède est pire que le mal. Nous préférons la liberté avec ses luttes, d'où éclosent, peu à peu, le mieux et le meilleur, à l'ordre tyrannique, qui couve les sanglantes révoltes et les implacables répressions.

A propos d'Ibsen, M. Nordau fait une magistrale critique de la « culture du Moi », de la « morale des émancipées » et du soi-disant « épanouissement de l'individu par l'autonomie morale ». Il fait aussi justice de l'aristocratie de Nietzsche. Il fait voir tout l'odieux et l'absurde d'une doctrine qui affirme que l'humanité doit servir aux caprices épileptiques et sanguinaires des « surhommes » à la Bonaparte. On considère Nietzsche comme un individualiste. C'est là une grave erreur. L'individualisme est un système économique, ou plutôt un ensemble de faits économiques touchant la répartition des richesses. Il peut se résumer en cette formule : « A chacun selon ses

(1) Le criminel-né tue aussi par vengeance, colère ou simple cruauté; mais il ne s'attaque qu'à une individualité. L'anarchiste, au contraire, a toujours en vue une collectivité ou une institution. Certains criminologistes en conviennent. C'est spécialement pour les terroristes que M. le Dr Rézis a créé son type du régicide.

œuvres, à chacun le produit de son travail. » Sous ce régime il ne saurait exister d'autres suprématies que celles qui résultent de l'intelligence, de la volonté et du travail. Mais cette suprématie, toujours spéciale, ne peut aboutir au despotisme, car il n'y a pas de génie total. Dans une société très individualisée, très différenciée, très hiérarchisée — comme le seront les sociétés de l'avenir — le rôle des « surhommes » consistera à se faire soigner par les aliénistes. Ce que fait actuellement le malheureux Nietzsche.

M. Nordau conclut. « Nous nous trouvons actuellement au plus fort d'une grave épidémie intellectuelle, d'une sorte de peste noire de dégénérescence et d'hystérie, et il est naturel que l'on se demande de toutes parts avec angoisse : « Que va-t-il arriver ? » Mais le mal ne s'aggravera pas, « parce que l'humanité n'est pas arrivée au terme de son évolution, parce que le surmenage de deux ou trois générations ne peut avoir épuisé toute sa force vitale ». Les dégénérés, inadaptés, disparaîtront. Les conditions extérieures se modifieront aussi, croyons-nous, de façon à exiger moins de l'individu. Ainsi, nous pensons que les monstrueuses agglomérations urbaines se disloqueront. Elles sont la conséquence de la centralisation politique. Avec la cause disparaîtra l'effet. Les groupements locaux plus normaux qui remplaceront les grandes villes ne contiendront pas les causes morbides qui font de ces villes des foyers de pestilences physique, morale et intellectuelle. La vie surchauffée que nous menons est produite par la soif des jouissances de toutes sortes. Cela aussi, avec une morale plus élevée, s'atténuera. Le surmenage et la densité pléthorique des villes sont les deux principaux facteurs dégénéralifs que le processus social annihilera graduellement.

Notre tâche est terminée. Nous le répétons, une œuvre de l'envergure de *Dégénérescence* ne s'analyse point. M. Nordau n'est pas de ces savants aux vues étroites, qui s'en tiennent sèchement aux faits. Il se permet des vues générales. Il se passionne pour les destinées de l'humanité. Avec lui on se passionne. Les livres comme *Dégénérescence* sont rares. Certes, les idées qu'il renferme sont quelquefois discutables, — et, malgré la respectueuse admiration que nous professons pour l'auteur, nous avons usé du droit que nous avons de les discuter, — mais cela tient justement à l'esprit large, hardi qui les a conçues. Il reste au lecteur à accepter celles qui sont justes et fécondes, — et elles sont nombreuses. Quant aux autres, elles servent à secouer notre paresse intellectuelle en nous contraignant à examiner les graves questions qu'elles soulèvent. Voilà pourquoi nous préférons les livres à idées.

Nous serons heureux si notre compte-rendu incite nos lecteurs à lire *Dégénérescence*, car c'est un livre indispensable à toute personne s'occupant de psychologie et de sociologie.

La Superstition Socialiste, par R. GAROFALO

(ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.)

M. Garofalo est un savant. Sa *Criminologie* est une œuvre remarquable. Mais, dans son dernier livre, la *Superstition socialiste*, il a abandonné la rigoureuse méthode scientifique pour les procédés habituels des polémistes. Les épithètes ne prouvent rien. L'esprit étroit de caste, qu'il reproche avec quelque raison aux socialistes, perce à chaque page de son factum. Entre les gueux aigris, crevant d'envie, qui convoitent, plus qu'ils ne semblent les haïr, la richesse et la puissance, et les satisfaits qui défendent rageusement chaque sou de leurs coffres-forts, chaque miette de leurs prérogatives, nous ne saurions prendre parti : ils sont, les uns en haut, les autres en bas, la même manifestation d'un égotisme impuissant. Ce sont deux forces mauvaises qui s'annihilent réciproquement. Nous passerons donc brièvement sur cette partie

du livre, et nous ne discuterons que la partie où s'est révélé parfois l'homme de science qu'est M. Garofalo.

L'auteur s'est proposé de démontrer que l'évolution naturelle ne conduit pas au collectivisme; qu'il y a contradiction entre le but et la méthode d'action, qu'en un mot le collectivisme manque de science et de logique, et qu'on n'en « peut attendre que l'anarchie morale et politique et un sort encore plus triste pour les faibles et les malheureux ». L'auteur restreint le socialisme au collectivisme, et celui-ci au marxisme. Il ignore les autres doctrines. Evidemment, il avait beau jeu pour pourfendre le marxisme: d'autres avant lui, et des socialistes, Marx entre autres, s'y étaient employés avec succès. Pour défoncer cette porte ouverte, il n'était pas nécessaire de reprendre l'éternel refrain (écholalie?) des économistes: le capitaliste rend un service, donc il a droit à une rémunération. Ce qui revient à dire: la fille de joie rend un service, donc elle a droit à un salaire, donc la prostitution est inattaquable. Mais de même que certains hommes se passent du concours plutôt dangereux de la fille, de même les socialistes rêvent une société où il sera possible de se passer des services trop onéreux du capitaliste. L'auteur nous dit que la tendance de la propriété est à l'individualisation, à la diffusion. Beaucoup de socialistes pensent ainsi. Là encore il répond aux marxistes, non aux socialistes. On sait que la pseudo-loi de concentration des capitaux qui, seule, amènera la révolution est un des dogmes fondamentaux de l'utopie marxiste. Or par la conquête du pouvoir que ses adeptes préconisent, par les grèves qu'ils fomentent, par les réformes qu'ils réclament ceux-ci entravent cette soi-disant concentration. Il y a là, comme le fait remarquer M. Garofalo, contradiction entre le but et la méthode d'action. Selon l'auteur, les socialistes en rendant plus conscients les prolétaires aggraveraient leurs souffrances. C'est ce qu'il voit. Mais lorsque le peuple aura vraiment conscience de son infériorité physique, intellectuelle et morale, il cherchera à s'élever. C'est ce que l'auteur ne voit pas ou ne veut pas voir. Le progrès dégage de la douleur, mais comme la lance d'Achille il guérit les blessures qu'il a faites. Pour M. Garofalo, la pénalité deviendra plus sévère. Les actes simplement choquants, répète-t-il après MM. Fouillée et Durkheim, seront considérés dans l'avenir comme odieux, et ceux qui sont considérés comme odieux seront toujours réputés tels. Il nous serait facile de citer des actes qui, ignominieux jadis, sont licites aujourd'hui ou en voie de le devenir. Mais on n'est jamais certain si, pour les peuples considérés, la gravité de l'acte ne s'est pas modifiée, si la peine, au lieu de s'appliquer à tel délit, ne s'applique pas, avec la même rigueur, à tel autre. Il importe donc de considérer la peine indépendamment de l'acte. Or il est incontestable, à ce point de vue, que la férocité pénale s'atténue. Certes, tout comme M. Garofalo, nous sommes convaincu que la morale est plus élevée, plus délicate, plus intense que jadis, et qu'elle a une propension à le devenir toujours plus. Mais c'est justement parce que le crime nous fait horreur que notre répulsion s'étend à cette ampliation du crime, la peine. Et nous arrivons ainsi à séparer nettement l'acte délictueux de l'agent: plus le crime nous révolte, plus le criminel nous apitoie. MM. Fouillée, Durkheim et Garofalo ont confondu ces deux sentiments dont la divergence est le corollaire de l'évolution mentale. L'auteur fait une critique acerbe des mœurs populaires. Sa haine du pauvre l'aveugle. Certes, personne plus que nous ne déplore la misère intellectuelle et morale du peuple, pour laquelle M. Garofalo ne devrait pas être si sévère, car c'est à elle qu'il doit le maintien de l'état actuel; mais il ne faut pas l'exagérer. Il y a dans les « dernières couches » des intelligences saines, des cœurs chauds et bons. Peut-être sont-ils moins rares que dans les « couches supérieures », — trop près du fumier. Quant aux moyens proposés par M. Garofalo pour lutter contre la misère et le socialisme, il est préférable de n'en point parler. Nous attendions mieux.

G. DEHERME.

NOTRE BUT

Notre publication s'adresse tout particulièrement à l'élite prolétarienne, aveuglée et corrompue par un socialisme de sentiment et d'appétits. Nous voulons éveiller les énergies latentes : celles qui s'ignorent et celles qui se dépensent en vain pour les rêves communistes chimériques et rétrogradés.

Les socialistes oublient que le mal social n'est pas dû uniquement à une cause économique. Réformer les lois sociales, modifier les tarifs douaniers, bouleverser le budget, changer le mode de répartition des richesses, régler la production; en un mot, appliquer législativement ou révolutionnairement les programmes socialistes ne suffirait point à supprimer le mal. On ne crée pas de l'être avec du néant. La liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent. La Providence, — et sous un vocable autre, c'est bien la même idée absurde qui plait tant à l'inertie et à la veulerie, — qu'elle soit divine, législative ou révolutionnaire n'a pas ce pouvoir de création absolue.

La société n'est peut être pas tout à fait, comme le veut Spencer, la somme des individus qui la composent : on n'additionne que les semblables. Les individualités étant hétérogènes, il en résulte une combinaison. Mais cette combinaison est le produit des éléments qui la créent. C'est une *somme chimique*, voilà tout, un peu plus complexe qu'une somme mathématique. La société n'est qu'un effet. C'est l'individu qui est la cause. Agir sur l'effet, c'est être empirique. Les socialistes sont des empiriques, — comme les politiciens.

La *Coopération des Idées* ne suivra pas les errements de ses aînés en socialisme. Elle se propose de travailler à la diffusion de la science sociologique. Les aspirations populaires seront plus fortes lorsqu'elles seront conscientes. Nous ne parlons pas, bien entendu, de cette fausse science, desséchante, étroite stérile, qui se contente d'accumuler sans méthode, sans tenir compte de la série, des faits plus ou moins bien observés; mais de la véritable science large, élevée, puissante, qui, avec toute la prudence d'une induction méthodique, après une sévère sélection, synthétise les faits, formule les rapports nécessaires qui les enchaînent et, par la suite, s'exhausse jusqu'aux généralisations vastes et fécondes qui propulsent l'humanité vers le Meux.

C'est ainsi, logiquement, que nous formulerons l'Idéal immarcescible de justice et de liberté. Cet idéal est assez beau pour être géniteur d'apôtres, diane joyeuse des enthousiasmes juvéniles; il est assez positif pour être réalisable, en partie, par notre génération.

Régénérer l'individu pour améliorer l'état social; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté; nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté : voilà l'œuvre audacieuse que nous entreprenons, — but et moyens.

LA RÉDACTION.

A LIRE

- La Société nouvelle*, 32, rue de l'Industrie. Bruxelles.
Les Archives d'anthropologie criminelle, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville. Lyon.
La Revue philosophique, 108, boulevard Saint-Germain.
La Revue internationale de sociologie, 16, rue Soufflot.
La Sociale, 15, rue Lavieuville.
La Revue socialiste, 10, rue Chabanais.
L'Action sociale, 24, rue Chauchat.
Les Temps nouveaux, 140, rue Mouffetard.
La Revue occidentale, 10, rue Monsieur-le-Prince.
La Renaissance, 50, rue Notre-Dame-des-Victoires.
La Revue de métaphysique et de morale, 79, boulevard Saint-Germain.
La Revue des revues, 32, rue de Verneuil.
Le Mercure de France, 5, rue de l'Echaudé.
Le Journal des économistes, 14, rue Richelieu.
La Revue blanche, 1, rue Laffitte
La Philosophie de l'avenir, 108, rue Mouffetard.
La Revue de l'Ecole d'anthropologie, 108, boulevard Saint-Germain.
La Revue de la Réforme judiciaire, 20, rue Soufflot.
Le Bulletin de la Société d'anthropologie, 120, boulevard Saint-Germain.
La Science sociale, 56, rue Jacob.
L'Art et la vie, 5, rue du Pont-de-Lodi.
La Revue scientifique, 19, rue des Saints-Pères.
L'Idée libre, 15, rue de Cluny.
L'Ermitage, 8, rue Juliette Lamber.
La Revue encyclopédique, 17, rue Montparnasse.
La Plume, 31, rue Bonaparte.
Le Devenir social, 16, rue Soufflot.
Le Monde nouveau, 6, rue du Fg. Poissonnière.
La Jeunesse socialiste, 16, rue Soufflot.
L'Office du travail, 5, rue de Mézières.
Le Rêve et l'Idée, 10, rue des Tennerolles, à Saint-Cloud.